

Inédit

Dernier demain

Daniel Danis

Volume 40, Number 1 (118), Fall 2014

Daniel Danis

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028019ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028019ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Danis, D. (2014). Inédit : Dernier demain. *Voix et Images*, 40(1), 37–44.
<https://doi.org/10.7202/1028019ar>

INÉDIT
Dernier demain

+ + +

DANIEL DANIS

Un impromptu inédit, dédié à Roland Lepage¹.

La théâtralité de cette partition agira pour autant qu'elle repose sur le principe de la rupture.

ESPACE

Dans une forêt dense. Une petite cabane en bois de la largeur et de la longueur d'un lit aux montants de fer travaillé. À l'ouverture de la porte, le pied ou la tête du lit sera visible carrément dans le cadre. La toiture de cet abri est plate. Au-devant, recouvert d'une couverture et de feuilles mortes, un homme dort au sol. Au centre, une table en bois et une bûche en guise de siège. L'acteur est debout, vêtu d'un imperméable d'automne, avec un sac à dos de toile épaisse dans lequel il y a une miche de pain, un couteau, du beurre, du sel et un thermos. Papier, crayon. Il commence à parler.

Pour l'attente. À cause du dormeur. Il dort depuis notre arrivée, le lui-là. Pour l'attente, dire ce que je fais. Point.

Je tourne sur moi-même. Je prends conscience de mon espace et porte attention à mon regard. Ne pas fixer un point, voir de façon périphérique. Tout embrasser du regard.

Je me sens un étranger ici. De passage. Ce n'est pas dans ma nature que d'être pêle-mêle dans les bois. L'aventure de ma vie s'est passée de bois de planche en bois de planche sous les pieds, j'ai passé ma vie sur les planches. La forêt humaine me convient mieux. Même si ça reste sombre, l'humain.

J'avance vers la table à petits pas. Mes deux mains s'agrippent aux courroies du sac à dos. Ma main gauche touche la table. Roland s'arrête.

Je libère mes épaules et dépose le sac sur le dessus de la bûche. Détache les courroies de cuir. J'ouvre le rabat. La main de Roland plonge à l'intérieur. Il observe la table.

La table, vieille table, tachée de gras, de mille cercles de verres de vin. Ça a déjà écrit ici à l'encre noire, ici bleue, ici un rouge rouille et noirci. On dirait du sang!

Nourriture, écriture, pourriture.

¹ Montage par l'auteur d'extraits de la première version, datée du 30 janvier 2014.

La trace est toujours la trace de quelque chose. Cette table est peut-être un théâtre miniature d'une trace furtive de la figure humaine. Indicible figure humaine. Cachons les secrets de l'art : truc de magie ! Un tissu en guise de nappe !

Je plonge ma main une seconde fois pour saisir un thermos. Le place là. Je saisis un... pain dans lequel j'avais déjà planté un couteau ? ! J'ai fait ça, moi ? En tout cas. LeLangoff, que je retire du pain ferme. Le dépose. C'est le mien, je l'ai apporté de chez moi. À moins que ce soit un accessoi... Non, non, je ne le prêterai pas pour une éventuelle production. J'aurais trop peur de l'égarer. Tu entends ce que je dis, toi, le couché, là ?

En tout cas, si je le prête... Les théâtres deviennent tellement pauvres depuis que les insolents économistes s'occupent d'art ! À telle enseigne que les acteurs fournissent eux-mêmes leurs vêtements, leurs accessoires de maison. En tout cas, si je le prête, tu dois me donner un sou pour briser le sort d'un éventuel geste néfaste. Une lame ne doit jamais séparer la bouche de l'âme.

Je sors également le beurre et le sel. Du vrai beurre sans sel, que je sale moi-même avec du gros sel. C'est si bon. LeLangoff tranche dans la croûte. J'étends un triangle de beurre.

Je lui ai demandé : « Écris-moi quelque chose avant que je tombe dans le silence. »

Il m'a répondu, égarouillé : « Oh ! Oui, peut-être, mais en ce moment, tu sais, je suis euh..., écoute, angoissé, mais ça m'branche, il faut que... j'y pense et je t'appelle... Ok ! ? » Trois ans déjà sont passés. Les auteurs sont dramatiques !

C'est pour ça, le dire faisant ; tout en faisant je dis, juste pour attendre.

Attendre le texte promis. Car LeDanis dort, là !

Eille ! La limace ! Tu pourris sur place. Et ça commence à puer. Debout ! Viens à la table. Et si le texte commençait simplement par « là, là », comme dans un conte.

Il m'a dit, l'auteur, de le suivre. « Viens, je vais te montrer où j'écris vraiment mes textes. »

Je pense qu'il va m'amener dans son atelier d'écriture. Mais non, ici, en pleine forêt.

Par-dessus le marché, il me dit : « Avant que j'écrive quelque chose, laisse-moi dormir un peu. C'est ma manière de commencer mes textes. » Manière, manière, oh là là ! si j'avais su. Quelle déception !

Ho !!! À moins que... Ça y est, c'est ça, il a caché le texte dans la cabane ! C'était ça, le jeu, découvrir le présent de l'auteur ? ! « Alors, Roland, marche et va jusqu'à la porte », me répondis-je à moi-même. J'ouvre. Un lit, sapristi ! C'est noir à l'intérieur comme dans le cul d'un ours. Je tâtonne. Rien. Pas même une feuille. Et ça pue la moisissure !

Phrase dite vers l'ouverture de la cabane.

Le théâtre est une demeure où je demeure et jamais ne meurs. La mâchoire de l'acteur est un broyeur de fantômes. Ouvre-toi, bouche, et projette ta lumière salvatrice sur cette tache sombryonnaire ! Roland a craché un bon coup pour éloigner ce vide qui l'aspire.

Une fumée commence à s'élever du manteau de Roland. Je passe comme un brouillard, des personnages s'échappent de mon dos, collés à mes peaux d'hui et d'hier... « Je ne suis que de passage », dit le personnage.

La désolation de l'acteur. Ça donne son corps à la science du présent. Et c'est tout ce qui reste. Des collages de découpures dans le *scrapbook*. On dirait des pansements.

Tous mes textes appris par cœur s'écourent dans les ravins de l'oubli. Comme les amours de maints personnages.

Et le mien, aussi, un amour d'il y a longtemps. De jeunesse. Sa chair s'est envolée par la nature éphémère de la vie. Son absence est encore un feu ardent qui m'attise, là.

Ça fait rarement mal, maintenant, mais quand ça se rallume, alors là...

Attends-tu que je titube en marchant dans l'allée d'un restaurant, que je bave sur moi en m'endormant sur le divan après un bon repas, que j'urine dans un taxi parce que je ne peux plus me retenir?

L'imaginaire ne t'attendra pas. Ni l'art de surcroît. L'art n'attend pas les artistes mous.

Tiens, un bon coup de crayon. Je vais te percer de la mine. Espèce d'autueur. Autueur d'acteur. Mais c'est l'acteur qui va t'actualiser! Tiens!

Et là, là... un vacarme dans la cabane.

Qui est là? LeDanis, y'a une chose là-dedans, là... Qui s'engouffre dans le souffle de la pénombre? Il y a un jet de lumière qui se meut.

On dirait un cauchemar vivant. Ah! Ma voix se déforme. Je ne devrais pas avancer. C'est plus fort que moi. Le gouffre m'attire. Il faut que j'aie voir.

Ah!!!

Le feu de ton œil m'aveugle. Cyclone, tu m'assourdis. Cesse ton vacarme.

Que veux-tu? T'es quoi si t'es pas un qui? 'tention! j'ai LeLangoff.

Oh là là! Ça pas l'air de faire effet. J's'rais-t'i donc pas venu, moi, là, avoir su!

D'où ça vient, ça? Étais-tu là à mon arrivée? Mes yeux tentent de saisir l'image bougeante. Sors, viens me voir. Ça bouge comme un animal en cage, trop.

Cesse ton sparage, personnage. Assieds-toi un peu sur le lit et pose cette torche-lampe.

Bon, es-tu enfermé là depuis longtemps? Montre ton visage... en as-tu un?

Je ne comprends rien à ton gesticulage de singe. Parle, voir.

As-tu une bouche, au moins?

Chut, la forêt! En catimini, par le côté de la cabane, j'avance mon œil dans un trou laissé par un nœud dans une planche. Je ne vois rien. Quoique... peut-être une sorte de... on dirait que... Bang! Un coup de crayon dans l'œil de l'acteur!?

Tu m'aveugles, animal. Merdre, mais je saigne. On m'a pitié l'œil. Je saigne, LeDanis!

La porte de la cabane frappe sur la paroi, claquant comme un vent. «Le cœur de l'acteur s'habitue-t-il à la présence de LeÇa?» se demande l'auteur. «Garde un œil sur la noireté et l'autre sur la clarté en cette forêt de feu et d'ombre», chuchote l'auteur.

Tiens, LeÇa vient de jeter un œil de pirate maboul!

Alors tout est prévu. L'auteur fait de moi une marionnette d'un drame forestier!

«Non! criai-je de ma peau sur le bois de mes os, moi aussi je peux te percer, animal!» Roland avance avec le couteau, il active le bras à l'intérieur de la cabane.

Bataille, bataille. Ah! Ah! À moi la torche-lampe!
 L'acteur pointe le jet de lumière dans l'ouverture de la porte. Ah!!!
 C'est horrible. Mon cœur, mon cœur. Une vision cauchemardesque.
 Ah!!! Ça ravive des souffrances pour rien. Non, ne pas ressasser du passé, ça nuit à ma vie. Même un tableau de Bacon est rococo à côté de LeÇa.
 LeDanis, c'est une chose hideuse de toi que tu as enfermée ici?
 Là, là, t'entends, le fainéant? Ça griffonne, ça trace. Avec un crayon, un couteau ou, pire, avec des ongles?! Ça dessine, cette chose, peut-être. Ça dessine quoi, puisqu'il fait noir à l'intérieur? Des corbeaux avec l'encre de Goya?
 LeÇa écrit peut-être? Oui, c'est le son d'une plume qui écrit, ça.
 Dans la cabane, ça dégage une chaleur à faire fondre une once d'or tirée de la cervelle d'un enfant. Le temps et les mots passant, je dois comprendre.
 Ça y est, j'ai découvert. C'est toi dans la noirceur qui écris pour LeDanis.
 C'est ça? Oh là là là là là!!!
 Pourquoi, LeÇa, tu ne sortiras pas écrire sur la table? Viens, il dort. Je pourrais voir tes premières ébauches, ton manuscrit du *Dernier demain*, qui sait?
 Dis à LeRoland si c'est l'usurpateur qui t'a caché ici? Il te nourrit, au moins?
 Tiens, un morceau pain beurre.
 Ah bon? Il t'a parlé d'un solo forestier? Donc, il rêve et tu écris.
 Tout est écrit ou ça écrit au fur et à mesure?
 Est-ce que tu as transcrit ce que j'ai dit depuis le début?
 Parce que c'était pas si mal, non! ?
Une feuille apparaît dans le cadre de la porte.
 Ah! C'est bien ça, de l'écriture. D'un enfant tout de même. Presque illisible.
 Ah! Les phrases tournent dans la page.
 T'as pas honte, LeDanis, que LeÇa écrive pour toi?!
 Je te lis sa confidence, c'est pas beau, hein!
 « On vivait bien tous les deux autrefois. J'écrivais le jour et lui la nuit.
 « Mais vint un jour où LeDanis m'a sorti de sa chambre d'écriture.
 « Du feu, que du feu par sa bouche en furie. La furie flambait sa tête. Il m'accusait de tout.
 « Il carbonisait tout sur son passage. Son corps entier était un des cycles dévastateurs de la terre. Un feu roulant d'insultes et d'insanités.
 « Je me suis sauvé par la porte de secours. J'ai couru nu dans la rue.
 « La peur m'a fait uriner dans les fleurs de la voisine. J'ai erré pendant des heures.
 « J'ai vu une forêt au loin. Et trouvé refuge dans cette cabane.
 « L'été, je m'évanouis de chaleur; l'hiver, je grelotte de mes yeux vitreux.
 « Un autre jour, c'est lui qui m'a retrouvé. Mais je ne sortirai plus de la cabane.
 « Il pourrait me faire encore du tort.
 « L'enfièvrement a chassé la complicité qu'on avait fondée ensemble avec douceur. »
 Un temps. Je marche... m'assois sur la souche... tout abasourdi.
 Un jour, moi aussi j'ai fait pareil, LeDanis. C'est ça que tu voulais que je dise. Oui, moi aussi, un jour, je n'en pouvais plus. Je ne me supportais plus. J'ai sorti un

couteau, LeLangoff justement. J'ai dégoupillé la fenêtre à guillotine et j'ai relevé son châssis, et ma main a chassé mon âme. Comme une sœur aimée, poussée dans le vide, elle s'en est allée en pleurant, les deux mains dans le visage. Elle n'est plus revenue.

Je l'ai oubliée. Avec mon amour de jeunesse, elle fut la seconde grande absente de ma vie.

Reprise de contact. Je tourne sur moi-même. Présent, je suis présent. Je marche jusqu'à la cabane. Donnez-moi, l'un ou l'autre, de la vraie nourriture à jouer pour les apeurés du monde. Vite!

Là, là, LeDanis, je pars. Je vais vers ce là-bas, là. «Il disparaîtra derrière la cabane», écrit l'auteur. Pendant sa sortie, un temps aura passé. Les spectateurs vont s'impatienter. Se demander: L'acteur a-t-il eu un malaise? A-t-il eu un trou de mémoire? Est-il allé voir le texte cloué au dos du tombeau? Il y a un vide par lequel on saisit l'importance de l'apparition au théâtre.

Je réapparais. Un acteur entre, une prise de conscience naît.

Voilà, le temps et l'espace nous traversent. Nous sommes les jouets du cosmos.

L'univers a-t-il créé l'humain pour se réfléchir par nos pensées?

LeDanis, tu fais de la maltraitance envers l'âgé que je suis. Tu me vois le soir de la première, le public assis, attendant. Et moi, de l'autre côté du tulle: «Bonsoir, Mesdames, Messieurs. Je m'appelle un désolé de soirée car je devais jouer un texte, mais l'auteur est resté dans les bois à imiter le brame du cerf.»

J'ai écrit des pièces de théâtre, moi aussi. Je pourrais m'en écrire une.

L'angoisse, en fait. Je ne me souviens peut-être plus de mon texte à écrire.

C'est peut-être aussi «ma» cabane. Lieu secret de mes états intérieurs déplorables.

Ça crève les yeux.

De la cabane, une autre feuille d'écriture tombe.

Tiens, tiens, ça pond et ça répond encore.

Tant que ça bouge, il y a de la vie.

Ah! Non! Ah! NON! Pas le coup de la page blanche! Gâchis d'un chigneux!

Pauvre bougre, si tu veux plus écrire, change de métier pis fais-nous pas chier!

LeDanis, si l'univers se réfléchit par l'humain, l'humain se réfléchit aussi par l'écriture.

Auteur de ce monde, redonne à l'acteur sa verve! Espèce de violent voleur de verbe. Donne-moi du verbe! Redonne-moi-z'en!

L'acteur donne un coup de pied dans le tas de feuilles et l'auteur sursaute, puis se rendort.

Dignité! Roland, de la dignité!

Un vieil acteur peut vite devenir cabotin, ridicule, s'il s'emporte.

On devient si laid en vieillissant qu'il nous faut parer avec un peu de tenue, du moins de la retenue. De la tenue, ça non plus il n'y en a plus. De la retenue dans le texte, dans le jeu. Ça y va les vannes tout ouvertes, pourvu que ça gueule et dégueule de pseudo-vérités émotionnelles.

Eille, LeÇa! Écris pour moi! Un petit morceau à me mettre sous la dent.

Si tu ne sors pas, alors c'est moi qui entrerais dans la cabane.

Tu seras doux, là, hein? Je te suggérerai un bout de quelque chose à griffonner ou je te dicterai et t'écriras à ta manière.

Quand on aura tout écrit en cachette de lui, là, on va préparer ton évasion, te libérer de ce monstre qui agit par absence. À l'issue de la représentation, sur les planches du théâtre, je vais présenter au monde le vrai visage du vrai auteur des pièces de LeDanis.

Le public sera curieux, te posera des questions idiotes de potinage, mais tout de même, ça te sauvera de son emprise.

J'y vais là. Avec un brin d'appréhension. Comme une avancée vers un chaos du brusqu'amour.

Le comédien grimpe sur les montants du lit de fer.

Plutôt inquiétant ce trou aux craintes sans bordure. La torche-lampe. Oh! Tu n'es pas beau tout de suite, hein! Recule-toi, un peu plus.

Maintenant, la voie est libre. Bien qu'il ne lui veuille aucun mal, le comédien, une lame à la main, entre tout entier dans ladite cabane.

Sois doux, LeLangoff est à cran. Reste loin. Non, non. Veux-tu ben...

Mais tu es pire qu'un tannant de clown! Cesse de me chatouiller le nez avec ta plume.

Hé! Ho! On ne joue pas la comédie, là. Je suis venu pour une séance d'écriture, pas de torture.

Roland sort la tête par le cadre de la porte.

Surgissement de sons étranges, aigus, angoissants comme une mécanique hurlante du deuil. «Cesse ce boucan, ça me paralyse de frayeur!» que je lui crie.

Il entre de nouveau. «Éloigne-toi, ne me touche pas. Tu me fais mal. Cesse de crier le malaise des humains, sinon je te perce. Lâche-moi. Attention, je peux te blesser avec ma lame. Là, tu me fais mal, animal!» LeLangoff, impétueux malgré son âge, frappe en tous sens. «Tiens! touché! enfoncé!»

Le comédien devient un vrai personnage quand il est agi par la parole. Le voilà couvert de sang, parlant depuis l'ouverture du tombeau.

Sapristi! j'ai don' ben été violent d'un coup! Moi qui n'ai jamais fait de mal à un minou!

Avoir su, je serais jamais venu icitte, bout de marde!

Eille! L'écrivassier! M'as-tu entraîné ici, en forêt, pour éliminer LeÇa!?

À dessein, ta honte que l'on apprenne que LeÇa écrit pour toi aura fait de moi un «acteur».

Des actes pareils ne peuvent être fomentés que par la fente d'un cul!!!

L'effroi m'a atteint dans la pensée et m'a fait agir avec violence.

Mais l'acteur doit garder la tête froide afin que le spectateur en prenne conscience.

Il enjambe le montant du lit de fer et sort.

Maintenant, qui me prendra au sérieux? Toi qui me rabaisses à l'échelle du cabotin jouant un rôle inférieur sous les décombres de ce monde hideux?

Dépité, il attrape LeÇa par un bout. Il extirpe de la cabane cette sorte d'amas de chair,

de poil et d'os, déchiqueté comme une informe marionnette désarticulée.

Débarrassons-nous de cet œil de pirate. Je vois clair maintenant.

Écris ça:

« Le verbe est une lumière de sens contre l'effroi.

« Le corps de l'acteur transcende tout par sa seule présence et sa bouche. »

Tu vois ma bouche, celle-là, ma bouououcheeeee!

La salive, la bave, la laaaaanguueeee!

Le creux, le creux d'où ça remonte jusqu'aux bordures de l'hallucination.

Écris-le par en dedans de ta tête pendant que je m'écris :

« Il traîne les chairs au sol, pareilles à celles d'un être cher décharné. Une chair de charme vivante encore en moi.

« Le poids de mes amours chambre toujours en moi. Amours, mes amours de chair et d'os.

« Ta vitalité, éteinte beaucoup trop tôt, me prend à la gorge de l'ennuyance.

« Soignez ma tête blessée avec une eau chatoyante. Un enveloppement d'eau pour un amour d'enlèvement par les amonts et les avals des chaos de ma chair. »

Oh! Son visage, son visage me revient, là. Comme en vrai. Tout mon corps étonné, porté envers ce visage. Et la révolte... Nous nous étions rencontrés au théâtre, elle et moi, la révolte et toi et moi. Tous les trois, on est sorti marcher la main dans la main, et la rue soutenait nos pas et nos Non! Non! Et des mots, des mots dans la bouche, gratuits sont les mots. Mâchez-les! Avalez-les! Restituez-les dans le désordre public que font nos bouches désobéissantes. L'ordre policier était partout.

Nos jambes publiques sautant devant les édifices, tous les pieds des crieurs de rue au rythme des cœurs, modeste geste urbain, pour dire non à la tour des hautes finances, sautez debout à la verticale, les yeux révoltés, les cheveux bouleversés, l'humain s'envole, s'élève à la verticale, comme l'oiseau de Brancusi : Allez, jeunesse! Debout, saute! Élevons-nous vers les cimes du partage de nos bouches qui disent « non » : ça fait du bien dans la bouche de nos pensées roulant dans la rue, même sous la ruée de coups des bottes d'armée policières, et moi la nuit les mains sur le corps de mon amour intime enroulé de mots fait de peau et de sueur et de verbe comme une zone du monde encore naïve et suave pour qu'au matin nos pieds soient dans la fumée de nos indignations.

Ma bouche du matin s'entremêle à la rue en révolte.

Ma bouche du soir se mêle à ma langue de l'amour faire.

La nuit ma bouche était un lit de mots avec nos sexes à découvert pour s'unir.

Et aux lueurs du matin la vague du lit roulait dans la rue.

« Et toi, jeunesse, à toi de prendre le relais », disait le vieux Hessel sur le coin de la rue. « Ne te laisse pas impressionner par ces voyous impolis qui nous imposent leur dictature des marchés financiers. Ça menace la paix et la démocratie. » Et nous, les bâtons de fumées chaotiques, on ira dans les rues pour se faire entendre, et réentendre pour réveiller les moutons sacrifiés qui dorment en nous.

L'amour et la révolte sont en train de se faire. Comme des bouches-sexes à gueuler nos indécentes délinquantes qui rougissaient les affiches de feutres noirs, verts et bleus. Les mots n'appartiennent pas qu'au pouvoir des sous. Les mots sont gratuits : mâchez-les, avalez-les, vomissez-les comme un poème fustigeant.

Un temps.

Même si on a crié : « Laissez les portes des écoles gratuites, idem pour nos musées et nos théâtres, nos biens communs ouverts pour tous », rien n'y a fait.

Il faudra tout refaire. Je n'y serai peut-être plus, moi.

Puis-je me souvenir de mon corps menu qui devenait avec mon amour un taureau piaffant dans un étang ? Mais un taureau stylisé, avec des courbes et des cornes et une robe rouille presque rouge par endroits. Et mon sexe tout érigé.

Mon amour est parti beaucoup trop tôt. Il a laissé dans mon cœur un espace irremplaçable. Absence de mes amours décharnées.

Tu me manques, tu me manqueras jusqu'au dernier soupir.

Maintenant, le soir venu, tout nu devant la glace, mes fesses s'affaissent, la peau entière comme des coulées de peinture trop épaisse, trop appliquée sur une surface trop verticale. Fesses affaissées d'une tapisserie florale aux odeurs de renfermé.

LeDanis, je pars. Dé-fi-ni-ti-ve-ment !